

Johann Heinrich Pestalozzi

Léonard et Gertrude

Un livre pour le peuple

Troisième et quatrième parties

Traduction :

3^e partie et 4^e partie § 1 – 29, Léon van Vassenhove, Editions de la Baconnière, 1947

4^e partie § 30 – 74, version intégrale du texte de Pestalozzi, Pierre G. Martin

Introduction de Daniel Troehler, Université de Luxembourg

Commentaire de Michel Soëtard, Université d'Angers

REMERCIEMENTS

Cette publication a été rendue possible

avec le soutien de la



Centre de documentation et de recherche Pestalozzi

Fondée en 1977, l'Association du *Centre de documentation et de recherche Pestalozzi* a pour buts de susciter et maintenir l'intérêt public sur et autour de Pestalozzi et son œuvre, de promouvoir et animer la discussion scientifique sur sa vie et son œuvre, d'enrichir et diffuser en langue française le savoir, les connaissances et réflexions sur le grand pédagogue.

Situé au Château d'Yverdon-les-Bains, il est ouvert au public le jeudi de 14 à 17 heures ou sur demande et offre les prestations suivantes :

- présentation audio-visuelle de la biographie de Pestalozzi en plusieurs langues
- visite de la chambre de Pestalozzi au Château, avec de nombreux souvenirs
- visite de la chambre de Pestalozzi à Clendy sur ses activités à Yverdon
- mise à disposition pour des recherches et études d'une riche bibliothèque comprenant entre autres l'édition raisonnée des œuvres complètes et de la correspondance de et à Pestalozzi, de très nombreux livres de et sur Pestalozzi, des livres d'histoire et de pédagogie du XVIII^e siècle à nos jours, divers documents et archives
- vente de nombreuses publications de et sur Pestalozzi traduites en français (voir la liste à la fin du présent volume ou sur notre site).

Un Conseil scientifique, formé de personnalités, spécialistes de la pédagogie et de l'histoire, apporte son soutien et ses compétences scientifiques au Comité dans la discussion, la promotion et la diffusion d'œuvres de et sur Pestalozzi.

Toute personne ou institution intéressée peut devenir membre de l'association où elle y sera la bienvenue.

Centre de documentation
et de recherche Pestalozzi
Château d'Yverdon
Case postale
CH-1401 YVERDON-LES-BAINS
Tél. : +41(0)24 423 62 60
Fax : +41(0)24 423 62 61
centre.pestalozzi@yverdon-les-bains.ch
www.centrepestalozzi.ch

Composition du Comité

Jean-Jacques ALLISSON, Président
Ariane CALDERARI, Secrétaire
Marie-Rose MALCARNE, Trésorière
René BLIND
Lucy CLAVEL RAEMY
Micheline DAENZER
Irène KELLER-RICHNER
Anne-Lise LONGCHAMP
Pierre LUISONI
Jean-Louis VIAL

Composition du Conseil scientifique

Michel SOËTARD, Uni, Anger
Jean-Jacques ALLISSON, Centre Pestalozzi
Pierre-Philippe BUGNARD, Uni, Fribourg
Loïc CHALMEL, Uni, Haute-Alsace
Lucy CLAVEL RAEMY, Centre Pestalozzi
Charles MAGNIN, Uni, Genève
Danièle TOSATO-RIGO, Uni, Lausanne
Daniel TRÖHLER, Uni, Luxembourg

AVANT-PROPOS

Nous présentons ici la suite du roman qui a fait le succès littéraire de Pestalozzi : *Léonard et Gertrude*. Le premier volume, publié précédemment dans cette collection, contenait les première et deuxième parties, respectivement parues en 1781 et 1783. Avec cette troisième et quatrième partie, nous disposons désormais de l'œuvre complète en traduction française.

Comme le précédent, ce volume reprend la traduction de Léon von Vassenhove parue aux Editions de la Baconnière en 1948. Or, pour des raisons qui lui appartiennent, le traducteur avait alors sérieusement réduit, condensé et finalement amputé la quatrième partie du roman. Nous avons pensé que, pour assurer le caractère scientifique de la publication, le texte devait être mis à la disposition du public dans son intégralité. M. Pierre-G. Martin, qui a su transposer avec talent l'écriture pestalozzienne des précédents volumes de notre collection, a assumé la traduction inédite du texte original dès le chapitre 30 jusqu'à la fin du volume. La rupture de style entre les deux traducteurs n'altère en rien la fluidité de la lecture.

Une introduction de Daniel Troehler présente la suite de *Léonard et Gertrude* en mettant en évidence l'évolution du point de vue politique et anthropologique de Pestalozzi, tandis qu'à la veille de la Révolution française son environnement social se modifie.

Michel Soëtard clôt le volume par une étude comparative des trois versions de l'œuvre. Il se trouve en effet que Pestalozzi a éprouvé la nécessité de remodeler son roman : il en publie une seconde version en 1790-1792, puis une troisième en 1819-1820. On dispose ainsi d'une œuvre qui couvre quarante ans de la carrière du pédagogue suisse. Elle en marque, à chaque révision, les jalons décisifs et les ruptures, sans que soit altéré le fil rouge qui la guide : *par l'éducation donner à chacun, et prioritairement aux plus démunis, les moyens de « se faire une œuvre de soi-même »*. C'est ainsi que Pestalozzi est parvenu à construire un véritable humanisme pédagogique.

Le Conseil scientifique

Introduction

Daniel Tröhler, Université de Luxembourg
Léonard et Gertrude, 3^e et 4^e parties, 1785 et 1787, Pestalozzi

Traduction française : Pierre-G. Martin

C'est en 1781 que parut chez l'éditeur berlinois George Jakob Decker le roman *Lienhard und Gertrud*, qui valut à son auteur – Johann Heinrich Pestalozzi – une célébrité immédiate. Le livre bénéficia de compte-rendus extrêmement élogieux et deux ans plus tard, en 1783, une traduction française en fut publiée simultanément chez Decker à Berlin et chez G. Gabriel Decombaz à Lausanne, sous le titre *Léonard et Gertrude ou les mœurs villageoises* ; elle était due à un théologien vivant à Berlin, Louis-Esaïe Pajon de Moncets. Cette même année 1783 paraissait en allemand une deuxième partie (pas du tout prévue à l'origine), suivie en 1785 d'une troisième et en 1787 d'une quatrième (et dernière). Dans la présente série, les deux premières parties, celles de 1781 et 1783, ont été reprises sous le titre *Léonard et Gertrude. Un livre pour le peuple. Première et deuxième parties* (Pestalozzi 2014), tandis qu'un second volume rassemble les deux dernières parties, celles de 1785 et 1787, qui sous certains aspects se distinguent fortement des deux premières, dans un contexte que marquent dramatiquement les signes précurseurs de la Révolution française.

1. Rappel : les deux premières parties de *Léonard et Gertrude* (1781/1783)

La première partie de *Léonard et Gertrude* (1781) raconte l'histoire d'un village du Plateau suisse, Bonnal, qui se retrouve dans une situation difficile à la suite de circonstances malheureuses et de défaillances humaines. Cette situation est de celles que le républicanisme classique (qui est l'horizon éthico-politique de Pestalozzi et du mouvement de réforme helvétique du XVIII^e siècle) qualifiait de corrompues. C'est-à-dire une situation dans laquelle l'égoïsme des détenteurs du pouvoir empêche les hommes de servir le bien commun de manière désintéressée et vertueuse.

Les premières victimes visibles de la situation corrompue qui règne à Bonnal sont Léonard, sa femme Gertrude et leurs enfants. Le maçon Léonard est endetté auprès de l'aubergiste du village, Hummel. Or Hummel n'est pas seulement aubergiste, il exerce aussi (par un cumul regrettable) la charge de sous-bailli, et il abuse de son pouvoir afin de pousser à la consommation d'alcool dans son établissement. Léonard a

bon cœur, mais de caractère plutôt faible, il est obligé de passer beaucoup de temps à l'auberge à cause de ses dettes, si bien que sa famille en est réduite au minimum vital.

Gertrude, sa femme, est beaucoup plus forte que lui. Sans la fermeté chrétienne dont elle fait preuve, la famille irait à vau-l'eau. Un soir, Léonard lui avoue qu'il est désespéré; elle se résout alors à aller trouver le bailli Carl von Arner et à lui révéler les abus commis à Bonnal. Arner, qui n'est bailli que depuis peu, reconnaît que ses prédécesseurs ont eu tort d'autoriser l'aubergiste à cumuler la charge de sous-bailli. Il décide d'aider financièrement Léonard en lui confiant un gros mandat, à savoir la rénovation complète de l'église du village. Le sous-bailli et aubergiste Hummel devine que les revenus de ce chantier permettront à Léonard de rembourser ses dettes, de sorte que l'auberge perdra un de ses bons clients. En faisant intervenir ses hommes de main, Hummel essaie de saboter la rénovation de l'église, mais cela ne fait que rendre évidente aux yeux du bailli Arner la corruption profonde du village, dont Léonard et Gertrude sont loin d'être les seules victimes. Arner, rempli d'une « bonté paternelle », entreprend avec l'aide du pasteur de Bonnal une réforme complète, qui implique notamment l'abandon de l'autonomie communale au profit d'une centralisation des structures administratives. Tant que le détenteur central du pouvoir est effectivement animé d'une « bonté paternelle », cela se passe bien et les gens ont « le cœur débordant de joie » (Pestalozzi 2014, p. 211).

Le mauvais sous-bailli et aubergiste Hummel est condamné, mais échappe à la peine capitale, parce qu'Arner reconnaît que ses prédécesseurs portent une part de responsabilité pour avoir autrefois permis le cumul des charges. Dans la deuxième partie de *Léonard et Gertrude*, publiée en 1783, les réformes se poursuivent, mais le thème central est la « guérison » de Hummel. Ce n'est plus Arner qui mène le jeu, mais le pasteur du village, puisque le mal est considéré comme une faute de l'âme et que les choses de l'âme relèvent du pasteur. Celui-ci évoque Hummel au cours d'un sermon, ce qui lui donne l'occasion de parler des péchés qui sont susceptibles de dominer tout homme qui ne s'en garde pas suffisamment. « Chers paroissiens, dit-il du haut de la chaire, que personne d'entre vous ne s'imagine que pareil malheur n'eût pas pu lui arriver » (Pestalozzi, 2014, p. 223). Plus tard, le pasteur prend soin de Hummel et mène avec lui de longs entretiens. Ces conversations fournissent la matière du dernier chapitre du roman, de loin le plus long, intitulé « Prêche du pasteur de Bonnal, le jour où il dut présenter Hummel à sa paroisse » (pp. 323-367).

La présentation de Hummel à la paroisse est en fin de compte un récit ordonné de la vie du personnage. Ce récit rend visible l'origine du problème; il permet à Hummel de s'en distancer, de se repentir et de devenir ainsi un homme meilleur. Il esquisse une sorte de protopsychanalyse protestante et comporte en même temps une violente critique des bagnes et de la manière dont on y traitait les prisonniers. Pestalozzi mêle habilement l'histoire de

TROISIÈME PARTIE
1785

PRÉFACE

Je continue à écrire mon livre, et à ne point dire où j'en veux venir.

Satisfait d'avoir fait sentir l'utilité des « livres pour le peuple », je m'attends que, tôt ou tard, surgissent des tentatives analogues. Celles-ci feront mesurer la valeur de la mienne, en dévoileront les difficultés, et mettront en lumière l'impossibilité de traiter à fond tous les problèmes qui trouvent leur place et leur liaison dans cet ABC de l'humanité.

Et cependant que s'approche la conclusion de mon essai, je subis le sort commun des maîtres d'école, qui s'aperçoivent qu'il n'est pas aussi facile de faire entrer dans la tête des enfants des hommes les dernières lettres de l'alphabet que les premières.

Je n'en poursuis pas moins ma tâche dans l'ordre que je me suis tracé, convaincu que, les choses étant ce qu'elles sont, ce n'est pas de moi qu'il s'agit, mais bien des enfants qui doivent apprendre à épeler. Aussi bien ne dissimulerai-je pas au plus gâté de tous les enfants qu'il ne saurait tirer aucun parti de la connaissance de l'Alpha, s'il ne pousse pas l'étude jusqu'à l'Oméga.

Ecrit dans ma solitude (de Neuhof), le 10 mars 1785.

PESTALOZZI.

1. *Quelques mots seulement sur le prône.*

— Ça, c'est un fameux sermon, entendit-on courir sur toutes les lèvres à la sortie de l'église.

C'en était un de ceux en effet comme les prédicateurs n'en prononcent point et n'ont même pas à en prononcer. Ce qu'ils disent en effet, ou ce qu'on leur laisse dire du haut de la chaire est coulé dans des formes et des moules qui en font quelque chose de bien différent de la vie de Hummel, racontée par notre pasteur. « Mais aussi quelque chose de meilleur », diriez-vous peut-être. Entre-temps, je continuerai mon récit.

Pendant tout le temps que dura le prêche, on eût dit que notre gentilhomme était moins frappé par le son des paroles, que par l'image de son peuple et de son village qui se dressait sous ses yeux, et plus le pasteur parlait, plus le comte se sentait déprimé : car tout le mal qui existe tenait par un tel enchevêtrement de fils à tout ce qui fait le climat et la vie du village, qu'à lui seul — chaque mot de plus le lui faisait mieux comprendre — il ne pourrait rien d'efficace là-contre. Il était comme un homme qui, debout sur une échelle, sent que le terrain se dérobe sous lui. Il en eut de l'émotion et s'abîma dans ses pensées, au point de ne plus entendre pendant quelques instants ce que disait le pasteur. Comme il songeait ainsi, lui vint cette idée qu'il lui fallait à tout prix connaître de plus près ses villageois, leurs tenants et aboutissants ; c'est seulement alors qu'il verrait ce qu'il y avait lieu de faire et sur qui peut-être il pourrait s'appuyer pour mener à bien telle ou telle tâche. Cette idée l'ayant ramené en quelque sorte au sens de la réalité, il ne perdit plus un seul mot de la suite du sermon.

A peine rentré, le comte n'eut pas plutôt confié au pasteur ce qui lui avait passé par la tête à l'église, que l'ecclésiastique songea au fileur de coton, Meyer. « Si jamais, dit-il, quelqu'un au village était à même de le seconder dans ses intentions, et prêt à le faire, c'était bien cet homme, ainsi que sa sœur » ; et tout au long du repas, le pasteur donna tant de détails sur ces êtres singuliers, que le châtelain, tant il était impatient de les approcher, mangea sa soupe avec précipitation, et, dès que la table fut levée, se rendit auprès d'eux avec le pasteur.

2. *Ordre rural et sens de l'humain.*

Meyer, un enfant sur ses genoux, était précisément assis devant l'huis de sa maison, et suivait du regard les ébats de ses autres enfants qui s'amusaient avec les camarades du village sous un pommier en fleurs auprès de sa fontaine.

Notre homme voyant le comte et son compagnon descendre la rue de l'Eglise, était loin de penser qu'ils se dirigeaient de son côté.

Ce n'est que lorsqu'ils firent halte devant la porte de son jardin et qu'il vit le pasteur étendre la main vers le loquet, qu'il s'avisait que ce pourrait bien être le cas. Se hâtant de déposer l'enfant à terre, il alla au-devant de ses visiteurs, tenant à la main son bonnet du dimanche blanc comme neige. Ils voulurent s'asseoir à ses côtés, dans ce bel emplacement qui précédait la maison, mais lui, alléguant que le coin était exposé au vent, les pria d'entrer.

Sa sœur, comme à l'habitude le dimanche après le repas, s'était assoupie un moment, la tête et les mains reposant sur la table par-dessus la Bible. Réveillée par la porte qui s'ouvrait, elle eut une exclamation de *Herr Je* !¹ puis, faisant semblant de ne pas s'être endormie, souhaita la bienvenue aux visiteurs, non sans avoir au préalable redressé légèrement sa coiffe. Vite, elle alla prendre, dans l'étincelant bassinet d'étain, une éponge qu'elle passa sur les calculs tracés à la craie dont son frère avait couvert la table.

— Il y a un ordre chez nous, Messieurs, dit-elle, que c'est à en rougir !

— Je ne vois pas pourquoi, répartit le comte. N'efface donc rien, ajouta-t-il, ton frère en aura peut-être encore besoin.

— Il n'aura qu'à recommencer, répliqua la Mareili, tout en continuant à effacer. Et son frère d'ailleurs, de lui donner raison, car il lui arrivait à lui-même de remplir la table de sept fois plus de chiffres au cours de la journée, et de passer l'éponge sur le tout pour une simple erreur d'un kreutzer ; il n'y avait donc pas là de quoi s'inquiéter.

Dès que le bois eut séché, Mareili apporta une grande nappe blanche à larges rayures, des assiettes d'étain flambant neuf et des couverts d'argent, puis dressa sur la table un gros et appétissant jambon, ainsi qu'un gâteau tout saupoudré d'un sucre d'une blancheur immaculée.

— Mais quelles cérémonies fais-tu là ? dit le comte. Nous sortons justement de table !

— Je l'espère bien, répartit la sœur de Meyer, mais il faut que vous tâtiez une fois de l'ordre campagnard. Pourquoi donc seriez-vous entrés dans une maison de paysans ?

— Voilà qui ne sent guère sa paysannerie, dit le comte, en retournant dans sa main un lourd couteau d'argent.

— Bien sûr que c'en est, répliqua la Mareili, quand on l'a et qu'on peut se l'offrir.

Arner sourit, et voici la Mareili qui s'embarque dans ses récits.

— Voyez-vous, Monseigneur, nous n'avons pas toujours été aussi à l'aise. M. le pasteur, qui est là, en sait quelque chose. Mon frère a monté son ménage avec cinq sols, et Dieu sait tout ce que je n'ai pas dû quémander, avant d'être en âge de servir à quelque chose.

Et elle conta son histoire du commencement à la fin. Son frère tenta bien dès l'abord de la soulager de ce soin, mais n'y étant point parvenu, il s'excusa pour elle de ses longs bavardages. Mais rien n'était plus agréable

¹ Abréviation de *Herr Jesus*. (Trad.)

au comte, comme il le dit lui-même, que d'apprendre comment de braves gens avaient fait leur chemin.

» C'est bien ce que j'ai vu à votre mine, dit la Mareili, autrement, j'aurais su me taire ; mais on se sent tellement à l'aise, lorsque des personnes de votre rang laissent voix au chapitre aux autres. »

Le comte de sourire et de ramener la Mareili à son sujet : Comment avaient-ils prospéré et où en étaient-ils ? Et lorsqu'elle eut tout conté à loisir, Arner posa une question : étant donné le gain que rapporte actuellement l'industrie cotonnière, ne serait-il pas possible de faire en sorte que les gens économisassent et que plusieurs connussent la prospérité ?

— Il faudrait qu'une bonne fois, il n'y eût plus de cabaret au village, si l'on voulait seulement réfléchir à cela, répliqua sur-le-champ Meyer.

Et sa sœur de renchérir :

— Voyez-vous, Monseigneur, comment vont les choses parmi nous : lorsqu'un homme n'a pas soif, il a faim, et alors, pour peu qu'il entre au cabaret, et que l'odeur du fromage et de la saucisse qu'il a sous les yeux lui monte au nez, le voilà, ma foi, qui s'attable et se met à manger. Quand il a mangé, il a soif. Et voilà comment, de fil en aiguille, il attrape les premières heures du matin, ayant laissé sur place la moitié de ce que les siens ont gagné tout au long de la semaine. Et lorsqu'ayant cuvé son vin, il se réveille, il ne pense qu'à retourner boire, ou bien à extorquer à sa femme et à ses enfants, penchés sur le rouet, ce qu'il ira dilapider. Et ce qui se passe ensuite, Monseigneur, je vais vous le montrer.

Ayant dit, elle passa dans sa chambre, et revint avec une pleine brassée de coton filé, qu'elle déposa sur la table :

— Voyez, Monsieur le comte, dit-elle, comment cela se passe. Quand les hommes se conduisent de la sorte, les femmes et les enfants jusqu'au berceau ne sont plus, à la maison, qu'une bande de gueux ; il faut voir comme ils s'entendent à piper et à voler ceux qui ont affaire à eux. Et c'est ainsi qu'ils nous livrent du fil comme celui que vous voyez là, plein de saleté, et humide à le tordre, afin de pouvoir cacher au père quelques kreutzers que l'on va ensuite, comme lui, dilapider en boisson au cabaret.

— Le mal, ajouta brièvement son frère, c'est que chez nous, la plupart des gens ignorent jusqu'à l'A. B. C. de l'économie.

— Mais, ne pourrait-on pas, répartit le comte, les amener, ou tout au moins les jeunes, à s'efforcer d'apprendre cet A. B. C. ?

MEYER. — La chose serait bien possible, ils n'auraient à tout le moins qu'à vouloir pour pouvoir. J'ai déjà répété plus de cent fois qu'il n'est pas un de nos enfants fileurs qui ne puisse mettre de côté ses huit ou dix doublons.

ARNER. — Tu crois que cela pourrait se faire aisément ?

MEYER. — Il suffit que sur le florin qu'il gagne en une semaine, l'enfant mette de côté six kreutzers ou deux sols, et que quelqu'un s'occupe de placer l'argent, pour que tout soit en ordre.

ARNER. — Et moi, pourrais-je faire quelque chose pour qu'on en vînt là ?

MEYER. — Bien sûr, si vous vouliez en avoir la bonté !

ARNER. — Comment cela ?

MEYER. — Si, par exemple, vous abandonniez à chaque enfant qui aurait ainsi économisé ses dix doublons avant sa vingtième année un arpent, ou disons, un demi-arpent libre de toute redevance et à vie, vous feriez plus que contribuer à la chose.

— Hé bien, si c'est là le remède, vous pouvez compter que cela se fera, dit le comte sans hésitation.

Pendant que Meyer parlait d'exemption de dîme, la Mareili n'avait pas quitté du regard la physionomie du comte, et lorsqu'elle l'entendit répondre du tac au tac que l'on pouvait compter sur lui, elle le serra de près, toute joyeuse, et le tirant par la manche :

— Ah ! Monseigneur, dit-elle, si jamais vous faites cela, vous aurez là une grosse créance sur le bon Dieu. Mais il ne faut pas faire la chose comme mon frère vient de le dire : les gens mettraient trop de temps à y prendre goût, et avec cette méthode, vous ne gagneriez pas à votre projet les enfants les plus âgés. Ceux-ci ne pourront plus en effet mettre autant de doublons de côté jusqu'à leur vingtième année ; il faut donc que vous donniez des terres libres à ceux qui approchent de vingt ans, même s'ils n'ont économisé que deux ou trois doublons, et aller ainsi toujours croissant : plus ils sont jeunes, plus de doublons à épargner jusqu'à la limite de douze ans. A partir de douze ans et au-dessous, nul n'aura de peine à mettre de côté ses dix doublons. Le comte réfléchit un moment à tout ce qu'on venait de lui dire.

— Mais si nos gens, reprit-il, mettaient ainsi ordre à leurs affaires grâce au filage du coton, est-ce que les travaux des champs n'en souffriraient pas ?

— Moins que jamais, répliqua Meyer.

ARNER. — Le crois-tu ?

MEYER. — Rien de plus sûr. Tout d'abord, dès qu'un homme commence à mettre de l'ordre d'un côté, il n'en dirige que mieux ce qu'il a par ailleurs entre les mains. Ensuite, nos jeunes fleurs ne doivent pas être poussées à gérer plus de bien qu'ils n'en peuvent cultiver. Or vous n'ignorez pas qu'ils peuvent prétendre, tout au plus, à un pré à vache et à quelques bouts de champ attenants à leur maison ; la plupart doivent se contenter d'un jardin ou de menus enclos, et s'il est quelque chose qui pourrait les encourager au genre de travaux agricoles auxquels ils sont propres et les pousser à les développer dans toute la mesure du possible, ce seraient bien vos terres exemptes de dîme. Le gentilhomme répondit en insistant sur une chose qu'il avait particulièrement à cœur : c'était que le ménage même le plus humble ne se détournât jamais tout à fait de la culture, et que chacun, outre ce qu'il gagnait à travailler chez lui, fit rapporter un coin de terre dans la mesure où cela lui serait possible.

Sur quoi la Mareili lui dit :

— Puisque vous avez la chose tellement à cœur, vous feriez sûrement œuvre utile, si chaque année, une fois au printemps et une fois

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE
1787

PRÉFACE

A. M. Félix Battier, fils, à Bâle.

Lis ces pages, mon ami ! C'est sur elles que s'achève le tableau idéal de l'administration de mon village. J'ai commencé par la chaumière d'une femme déprimée et par la description du village parvenu au plus complet chaos. Je finis par un village policé.

Le pays tout entier a dit à voix haute, lorsque j'ai commencé : « La peinture de l'humble chaumière et du village en désordre est une peinture vraie. L'homme qui tient en ses mains le gouvernail de l'Etat, aussi bien que le manœuvre de village ont dit d'une voix : « C'est bien cela ! »

Ce tableau, c'est mon expérience qui l'avait peint : je ne pouvais me tromper.

Mais je ne m'en suis point tenu là : je remontai jusqu'aux sources du mal. Je ne voulais pas me borner à dire : « Voilà où en sont les choses », je tentai de montrer : « Pourquoi en est-il ainsi. Et comment peut-on faire en sorte que cela change ? »

Le cadre du tableau s'élargit. La chaumière de la pauvre femme s'estompa dans une fresque d'ensemble qui allait peu à peu se développant.

La tâche exigeait beaucoup de moi. Il fallait exposer ce qu'il y avait, sous tous les rapports, de défectueux dans le village, comme on avait fait les défauts de Léonard et de Hummel.

Il fallait dire un mot des abus de l'influence religieuse, dévoiler les obstacles qui entravent chez l'homme le progrès d'une éducation vraiment bonne, mettre à nu les sources de ces obstacles.

Il ne fallait rien moins qu'aplanir d'une façon appropriée à l'état véritable du peuple les difficultés qui empêchent de le diriger dans une voie meilleure, en même temps que s'étendre sur les possibilités d'une rénovation complète de son état d'esprit, compte tenu de toutes ses conditions d'existence.

Quel esprit apporter au service de l'Etat, à quelles fins suprêmes faire concourir la manière dont on s'en acquitte, et, non moins que cela, quel esprit apporter au service des autels, de quelle influence est susceptible ce que l'on fait en réalité de ce service, voilà ce qu'il fallait mettre en lumière, voilà le double service dont il importait de montrer, dans toutes leurs ramifications, les effets tels qu'ils pourraient être et tels qu'ils ne sont pas.

Ce dont il s'agissait, ce n'était rien de moins que faire descendre à la portée de tous, et jusque dans la plus humble chaumière, au travers de la confusion d'obstacles innombrables, les vrais principes de l'ordre social, et tout cela ne devait cesser de rejoindre la conception et le sentiment populaire réels, et toujours il fallait veiller à ce que dans le tréfonds de leur état d'esprit, les

humbles ne se sentissent point étrangers à ces tableaux que j'esquisse pour les inciter à s'aider eux-mêmes.

Je voulais agir ouvertement devant le peuple et devant ses maîtres et les rapprocher les uns des autres en leur ménageant une connaissance plus exacte de la vérité dans leurs conditions respectives.

Voilà le résultat auquel j'ai tendu. L'essentiel de ce que je raconte, je l'ai vu.

Et il est plus d'une chose dont je donne le conseil, et que j'ai faite. J'ai sacrifié la jouissance de ma propre vie à ma laborieuse tentative de faire l'éducation du peuple. La véritable condition de ce peuple, les moyens d'y remédier, tant dans les grandes lignes que dans l'inextricable détail de millions de circonstances particulières qui ne cessent de s'isoler du tout et d'agir séparément, tout cela, je l'ai vu comme peut-être personne. Je m'engage, en outre, dans une carrière vierge; nul n'a encore tenté de traiter le sujet considéré sous ces angles. Tout ce que je dis est basé dans son essence, et jusque dans le détail le plus infime, sur mon expérience réelle.

Il est vrai que j'ai fait fausse route dans ce que j'ai tenté de réaliser. Mais ce sont précisément ces erreurs de la vie quotidienne qui m'ont placé dans des conditions où je pusse apprendre ce que j'ignorais, lorsque je me disposais à les commettre.

Lis donc ces pages, mon ami, et agrée mes remerciements pour les vues principales qui y sont exposées, et qui, sans toi, ne fussent jamais parvenues à une maturité aussi avancée; car, permets que je te le dise, je ne sache personne de qui j'aie plus appris, et dont le jugement, en ce qui concerne les chapitres essentiels du gouvernement du peuple et ses principes fondamentaux, m'ait été plus précieux!

Le fardeau de mes expériences, ô mon ami, pèse encore sur mes épaules; je suis encore comme en rêve l'image de cette activité, et je ne cesserai de m'efforcer vers ce but tant que je respirerai — et tant que je respirerai, je ne serai vraiment dans ma sphère que lorsque je pourrai consacrer effectivement mon activité aux conceptions essentielles qui sont celles de ma vie.

Conserve-moi toujours ton amitié.

Je reste, avec une affection et une gratitude éternelles

Ton PESTALOZZI.

1. Après le soleil...

Rentrant chez lui, Arner trouva sur son pupitre deux lettres dont l'une, qu'il décacheta la première, était du comte Bylifsky. Elle était ainsi libellée :

— Mon très cher, le duc est enchanté de tout ce que tu fais. Il ne m'a pas encore rendu ta dernière lettre qu'il ne se lasse pas de lire ; il veut te faire peindre par notre Menzow, assis par terre dans le jardin du presbytère au milieu des petits Bonnalois, et il a dit que le tableau serait suspendu dans le petit cabinet qu'il appelle son « recoin » et où ne figure encore aucun portrait, hors celui dont l'original t'a paru semblable, quant aux yeux et au cou, à la grosse tête qu'a dessinée Füssli dans la *Physiognomonie* de Lavater. Voilà en quelle compagnie tu vas figurer, ma bonne âme ; vous serez juste en face l'un de l'autre. Que vas-tu faire sur ce mur, face précisément à cette tête ? Et que pensera le duc, lorsqu'il sentira ce contraste — et il ne manquera pas de le sentir — qui apparaîtra comme une belle satire à l'adresse de son gouvernement ? Qui vivra verra. Il est fort question de toi à la cour, mon ami, et comme il fallait s'y attendre, tu es déjà la bête noire de l'homme¹² qui ne peut rien souffrir de ce qui rappelle au duc l'existence du genre humain. Il professe tout haut que l'idée ne lui paraît pas saine, mais il n'en conseillera pas moins à Son Altesse de céder à la tentation d'aller en personne visiter tes établissements ; je saurai entre-temps retarder longuement la chose.

» S'il fut jamais un moyen de faire en sorte que tout ce que tu as créé retombe dans le néant, c'est de permettre que le duc transpose tes institutions sur le plan national, avant que tu les aies mises au point sur le plan local. Voilà qui ferait bien l'affaire de Helidor, mais il ne faut pas qu'il ait la joie d'effacer ton portrait du Gobelin décoloré où il se plaît à être seul à prendre du relief. Que n'es-tu à cette place ! Tu le mérites plus que qui que ce soit.

» Ton lieutenant vaut son pesant d'or. Encourage-le de ma part à parachever son œuvre et à ne pas se rebuter d'une station, pour prolongée qu'elle soit nécessairement, sur ce modeste degré de l'échelle aussi haute que sûre qui est la sienne.

» Bylifsky. »

¹² Helidor, dont il sera bientôt question. (Trad.)

2. ... *La pluie.*

La joie que causa au châtelain cette lettre fut effacée par l'autre. Celle-ci était de son oncle le général von Arnburg, qui annonçait sa visite pour quelques semaines, accompagné de sa nièce.

Le général était un brave homme, dont le chocolat et la toilette remplissaient la matinée sans qu'il incommodât personne, et qui, pourvu qu'on lui tînt compagnie entre sa sieste et le souper, n'en demandait pas plus.

Par contre, on ne fut pas peu effrayé de l'arrivée de Sylvia.

Gâtée comme une princesse dès son enfance par un père dissipateur, elle avait, dans toute leur plénitude, les défauts de ceux qui ne savent d'où vient le pain. Précipitée soudain par sa mort dans la pauvreté et la dépendance, elle hait désormais quiconque dont les affaires vont mieux que les siennes, et la seule chose qu'elle ait d'original, à savoir le peu d'esprit qu'elle a, elle l'emploie à mortifier les gens qu'elle jalouse.

La perfidie est le fond de sa personne. La retenue lui est inconnue, et son langage heurte ou fait rougir l'innocence.

Si l'on vient à parler d'une femme enceinte, elle crache à terre : « L'imbécile, dit-elle, n'avait-elle rien de mieux à faire que de mettre en ce monde une misérable créature de plus ? »

La personne qui l'accompagne a plus d'un point commun avec elle, mais il y a plus. Elle lui donne le nom d'amie, et il en sera ainsi, je le suppose, tant que les affaires ne seront pas mauvaises, car elle est engagée à l'année. Elle s'appelle Aglaé. Ni l'une ni l'autre n'est venue de bon cœur à la campagne ; outre leur caractère, elles apportèrent leur mauvaise humeur.

C'est sur le précepteur Rollenberger qu'elles la passèrent tout d'abord. Il était en train, avec son pupille Charles, de trier des semences sur un banc du jardin, lorsque, dès la première matinée de leur séjour au château, nos compagnes vinrent s'asseoir avec si peu de ménagement de chaque côté de lui, que la moitié des graines roula du banc sur le sol.

Le jeune Charles qui, de sa vie, n'avait encore vu personne, fût-ce une grosse paysanne, s'installer aussi brutalement dans la maison d'autrui sur un banc rempli de graines, leur fit des yeux comme il n'en avait jamais fait non plus à aucune paysanne, et il était sur le point de placer une remarque, lorsqu'il perçut un signe que lui faisait Rollenberger. Charles contint sa langue et s'en alla le rouge au front. Cette colère fut l'occasion d'un rire moqueur entre Aglaé et Sylvia, et celle-ci demanda à Rollenberger ce qu'il pouvait bien enseigner à son élève, car il ne paraissait pas, lui semblait-il, savoir grand-chose.

Décontenancé par cette question, Rollenberger répondit que si elles restaient quelque temps au château, il espérait qu'elles auraient l'occasion de s'en rendre compte elles-mêmes.

Elle voulut savoir s'il avait une bibliothèque et où il faisait ses études.

Peu habitué à de tels interrogatoires et ignorant où l'on en voulait venir, le précepteur garda un moment le silence, puis, la fixant dans les yeux, il répondit que non, qu'il n'avait étudié nulle part, et ne possédait point de bibliothèque.

On imagine bien qu'elle soutint son regard, et elle demanda s'il avait jamais été chargé de l'éducation de quelqu'un.

— Oui, répondit-il, on m'a confié douze enfants.

ELLE. — Qu'avez-vous fait d'eux ?

LUI (après un moment de réflexion). — Des enfants qui sont bons à quelque chose, et dont personne n'a, Dieu soit loué, à se plaindre.

ELLE. — Ces enfants, où sont-ils ?

LUI. — Chez leur père.

ELLE. — Ah ? Et ce père, qui est-il donc ?

LUI. — C'est le sous-bailli de Cleberg.

ELLE. — J'imagine que vous êtes capable d'élever tout un troupeau d'enfants pour un sous-bailli de village. Mais mon cousin n'en a pas moins fait une sottise, il ne sait pas quelle est l'éducation qui est nécessaire à son rang, et vous-même n'auriez pas dû chercher un pareil service.

LUI. — Ce service (il articula lentement ce mot), je ne l'ai point cherché.

ELLE. — Dites plutôt qu'on a couru après vous pour vous le confier, ce service (et railleuse, elle articula le mot aussi lentement que lui).

Elle continua longtemps sur ce ton, au point que le brave garçon suait à grosses gouttes jusqu'au bout des ongles et que finalement il allait chercher son salut dans la fuite. Lorsqu'elle lui eut demandé pour la troisième fois ce dont il pouvait bien être capable en ce bas monde pour l'enseigner à son élève, il répondit :

— Faut-il donc que je dise tout ce que je sais faire ?

— Commencez, je vous écoute, répliqua-t-elle.

— Eh bien, dit-il à son tour, je sais engraisser les bœufs et les vaches, je sais labourer et semer, je sais amener l'eau aux prairies et aménager des champs de trèfle ; je m'entends à l'entretien des forêts et à l'exploitation des mines, je sais calculer avec les paysans et avec leurs maîtres, je me lève de bonne heure et me couche tard sur le travail qu'on m'a confié.

Cette réponse fit bondir la dame hors de son banc.

— De ma vie je n'ai vu un idiot avec une pareille langue, dit-elle à Aglaé en s'éloignant.

— Ne le traitez pas de tel, repartit Aglaé, car vous avez trouvé en lui votre maître.

3. De l'éducation des nobles et de leurs privilèges. Un mot aussi des droits de la paysannerie.

Sa vengeance fut de raconter au châtelain toute la conversation, non sans y ajouter de son cru, et qui plus est, en présence du général, dont elle savait l'attachement mesquin aux moindres privilèges de la noblesse, et qui croyait toujours que l'on ne fait jamais assez pour marquer la différence entre l'éducation d'un fils de noble et celle d'un roturier.

Comme il fallait s'y attendre, le général opina que son cousin n'avait pas eu la main heureuse avec un tel précepteur, et que le jeune garçon serait loin de recevoir une éducation qui répondit à son état et à ses hauts privilèges.

— Mais, mon oncle, dit alors Sylvia, en manière d'interruption, notre cousin ne se soucie guère de nos privilèges. Il en fait si peu de cas qu'il laisse à l'abandon le chemin dont la construction est déjà commencée et qui, en passant par-dessus les rochers, porterait au double la valeur du château, sans parler du mal que s'est donné le grand-père pour arracher cette corvée aux paysans ; mais le cousin fait comme si ce droit n'était point.

Arner coupa court en répondant sèchement :

— Ce chemin, ils n'étaient pas tenus de me le faire.

SYLVIA. — Pourtant, un jugement de cour a été rendu contre eux.

ARNER. — Ce fut un jugement inique. Ils ont une lettre de franchise dûment scellée qui les exempte de la construction de ce chemin.

SYLVIA. — Comment donc ont-ils pu perdre leur procès ?

ARNER. — Cela est dû à un tout-petit détail : on a dissimulé dans les bureaux la lettre scellée, et, pour dire les choses comme elles sont, on en a nié l'existence.

SYLVIA. — Et vous leur avez restitué la lettre ?

ARNER. — Cela va sans dire, et je l'ai de plus confirmée.

LE GÉNÉRAL. — Ça, c'est trop fort !

ARNER. — Pourquoi donc, mon cher oncle ?

LE GÉNÉRAL. — Tes enfants et leurs descendants pourraient en juger autrement ; et il ne faut jamais se dessaisir d'un pouvoir que l'on a en mains ; si l'on est d'avis qu'il n'est pas fondé en droit, on peut toujours, aussi longtemps que l'on veut, s'abstenir d'en faire usage, et cela suffit amplement.

ARNER. — On ne saurait mieux faire, mon oncle, que de laisser à chacun ses droits, pour la même raison qui fait que l'on est attaché aux siens propres.

— Ce n'est pas juste, répliqua Sylvia. Les paysans n'ont point de droits, leurs droits ne sont que des grâces qu'on leur accorde.

LE GÉNÉRAL. — Il n'en va tout de même pas tout à fait ainsi.

ARNER. — Et même s'il en était ainsi, ce n'est pas moi qui m'en prévau-drais. Les paysans font une mine longue d'une aune quand on les frustre

Les trois versions de *Léonard et Gertrude*, marqueurs de l'évolution de la pensée et de l'action de Pestalozzi

Michel Soëtard, Université d'Angers

Pestalozzi a remanié par deux fois son roman à succès dont les quatre parties paraissent entre 1781 et 1787 : une deuxième version, retravaillée dans sa seconde moitié, paraît en 1790 et 1792, puis une troisième, une nouvelle fois revue, en 1819 et 1820. Les trois versions correspondent à trois périodes bien marquées de l'évolution de la pensée et de l'action du pédagogue : une première période que l'on pourrait appeler précritique, où Pestalozzi se soumet à la grande vision chrétienne du monde et du destin de l'homme qui le porte alors ; une seconde, qui se développe dans le mouvement de la Révolution française, prend en compte la rupture politique qu'elle provoque et ses conséquences pour la conduite des hommes ; la troisième version consacre l'expansion et l'épanouissement de la Méthode autour de laquelle Pestalozzi construit un nouvel humanisme. C'est ainsi que l'on peut suivre Wilhelm Rost, l'auteur d'une vaste étude comparative des trois versions du roman, lorsqu'il écrit que « l'histoire de la naissance de l'œuvre est le miroir de l'histoire de l'évolution intérieure de son auteur »¹. Nous examinerons chacune de ces trois périodes en lien avec les événements qui la marquent et le contexte qui la porte.

La version de 1781-1787 : une vision chrétienne renouvelée

La première version du roman met en scène, sur la base de l'observation réaliste du monde paysan en proie au phénomène industriel, au milieu duquel Pestalozzi vit sur sa terre du Birrfeld, la grande vision de la régénération de l'humanité dont il a tracé les contours à travers une œuvre publiée en mai 1780 dans les *Ephémérides* d'Iselin : *La soirée d'un solitaire*². Ce texte en forme de méditation poétique, écrit au soir de son grand échec du Neuhof, Pestalozzi le présente comme le cadre intellectuel de tout ce qu'il va écrire par la suite, à commencer par sa grande fresque romanesque.

¹ Wilhelm Rost, *Pestalozzis «Lienhard und Gertrud. Vergleichende Darstellung der drei Ausgaben von 1781-87, 1790-92 und 1819-1820»*, Diss., Leipzig, 1905. Pour une étude comparative en profondeur, on pourra se reporter à cet ouvrage.

² Pestalozzi *Sämtliche Werke* vol. 1 (PSW I), pp. 263-281 (non traduit). Niederer en publiera une version sous-titrée dans la *Wochenschrift für Menschenbildung* de 1807, PSW I, pp. 283-302.

La grande conception de 1780

Comme il le confie à Iselin dans sa lettre du 9 juin 1779, où il résume son projet, Pestalozzi veut construire sur la justice, mais il voit toute justice bannie de cette terre, et il émet des doutes sur la force qu'elle exige d'un peuple complètement démuné de toute formation. Il regarde alors autour de lui par quel moyen le cœur de l'homme pourrait être formé aux dépassements qu'exige la pure justice, et il le trouve dans la crainte de Dieu associée à l'amour des hommes. C'est de ce double mouvement que l'on peut attendre, du trône à la charrue, la justice en ce monde. Et le fondement de cette justice, c'est le lien qui unit le père à ses enfants. Il s'ensuit que « ce ne sont pas les Lumières, mais l'amour qui forme les hommes d'une manière générale ». En opposition avec l'air du temps, Pestalozzi construira la justice sur l'amour plus que sur les constructions de la raison³.

Il conçoit alors l'amour en plusieurs cercles qui ont pour centre Dieu et son amour pour les hommes, ses enfants, qui en fait des frères. L'amour paternel est la source pure de tout pouvoir politique, la vie de famille est la source de toute justice du gouvernement et de toute vertu dans le peuple. La religion est formation à l'amour des hommes, et l'oubli de Dieu est le plus grand malheur du monde, car il fait perdre le sens de l'enfant et ruine toute éducation paternelle.

Le Christ, Sauveur du monde, s'est fait, par son sacrifice, le médiateur entre Dieu et l'humanité perdue par la perte du sens de l'enfant : « Sa doctrine n'est pas une philosophie du peuple qui forme la justice. Elle est révélation de Dieu le Père à la race perdue de ses enfants... » Il a restauré l'amour de Dieu pour les hommes.

Pestalozzi poursuit sur ce registre qui fait de la religion le lien qui relie, par le Christ, tous les hommes entre eux et trouve son point d'appui dans la relation entre le père et ses enfants. C'est l'amour qui donne tout son sens à l'existence humaine et à la formation qui l'oriente. On est en présence, selon l'heureuse formule d'Arthur Stein, d'un « monisme de l'amour » qui pénètre tous les éléments constitutifs de l'humanité et surmonte toutes les divisions : c'est le même amour qui fait passer de la sphère de la religion à celui de la communauté humaine, de la famille à l'Etat. La « foi en Dieu » est le « lien » de toute communauté humaine : l'Etat doit constituer une seule et grande famille, ce sont les mêmes vertus qui garantissent l'ordre tant dans la maison que dans l'Etat.

Telle est la grande conception que Pestalozzi déploie en forme de vision poétique dans l'écrit de 1780. De la relation à l'enfant à la vie familiale, jusqu'au gouvernement de l'Etat, l'amour est tout, l'amour fait tout.

La mise en scène romanesque

La « grande conception » de 1780 va se traduire dans une fresque romanesque que Pestalozzi peint en quelques semaines et qui va paraître

³ Pestalozzis Sämtliche Briefe, vol. 3 (PSB III), pp. 77-78.

en quatre parties, à un rythme régulier en 1781, 1783, 1785 et 1787⁴. C'est un succès littéraire qui connaîtra très vite deux traductions françaises et qui restera attaché au nom de Pestalozzi, le consacrant comme « éducateur du peuple ».

Le souci didactique est manifeste dans le sous-titre : « Un livre pour le peuple ». Pestalozzi va d'ailleurs faire paraître, dès 1782, un « second livre pour le peuple » : *Christoph und Else*, sous la forme de trente soirées où les membres d'une famille paysanne conversent autour du contenu de chacun des chapitres de la première partie du roman publiée en 1781⁵. Il nous a également laissé sous le titre *Die Kinderlehre der Wohnstube* une reprise de la première partie sous forme de questions et de réponses, débouchant sur des « vérités et leçons » : ce travail, parcellaire, est resté inédit, mais il marque bien la primauté de la préoccupation didactique chez Pestalozzi⁶.

Le cœur du roman, c'est Gertrude, forte de sa foi en Dieu : on la voit priant, aimant ses enfants et maintenant sa maison en ordre, travaillant le soir au tissage et au filage du coton. Elle va régénérer complètement le village de Bonnal rongé par le mal industriel dont le foyer est le cabaret où les paysans, à commencer par le faible Léonard, son mari, dilapident leur paie et s'endettent. Elle va trouver le seigneur, l'émeut et le convainc de mettre bon ordre dans le village. Le méchant bailli, qui tient la taverne, se prend les pieds dans ses manigances et se trouve bientôt confondu. Le pasteur se met de la partie, admoneste ses ouailles et retrace, dans un long sermon, le chemin qui a conduit le misérable dans les profondeurs du péché, jusqu'à sa repentance. Le mal ne résiste pas à la vague de bonté, et l'on peut faire confiance au seigneur Arner pour « restaurer l'antique et pieuse simplicité ».

L'action éducative de Gertrude se laisse tout entière porter par la nature qui est amour, contre « les artifices des durs maîtres d'école ». Elle va son chemin « à la main de la chère nature, sans livre ni guide ». Comme Pestalozzi l'écrivit à Iselin à propos de son roman : « La nature ne forme pas l'homme de façon systématique, mais la vivacité de ses impressions ouvre l'accès à sa vérité à travers mille égarements et circonstances... Sa façon d'enseigner semble un complet désordre, mais ce désordre, pour autant qu'il agit dans la nature sur les hommes, protège de l'esprit scolaire et méthodique. Elle est entièrement fondée sur la liberté, le besoin et l'impression intérieure. Les objets ne sont ni recherchés ni préparés, mais purement et entièrement vérité ! C'est le catéchisme de la nature. Pas de question ni de parole là où les circonstances n'appellent pas naturellement question et parole ! C'est selon ces principes que je cherche des scènes, des entrées, des situations qui devraient réchauffer le cœur des paysans, soulever l'esprit des pauvres et éclairer la basse humanité dans ses besoins

⁴ Sur l'histoire de la naissance de l'œuvre romanesque, voir Soëtard M., *Un pédagogue suisse*, Slatkine, 2015, (à paraître) – On peut suivre la composition du roman dans ses quatre parties à travers la correspondance qu'entretient Pestalozzi avec Iselin, cf. *PSB* III.

⁵ *PSW* VII, pp. 119-450.

⁶ *PSW* VII, pp. 1-118.

les plus proches et les plus particuliers⁷. » Ainsi en va-t-il d'une éducation populaire au plus proche de la condition humaine, qui est ici peinte de la façon la plus réaliste (ce fut la nouveauté du roman !).

La nouvelle école

La troisième partie s'ouvre sur le projet d'une école nouvelle qui doit couler l'humanité de Bonnal, happée par l'industrie du filage et du tissage du coton, dans un autre moule. Elle sera dirigée par un ancien militaire à poigne, le lieutenant Glüphi, avec un programme bien simple : préparer les enfants à l'existence qui sera la leur, sous tous ses aspects (III^e partie⁸, § 18). La nouvelle école est appelée par la percée de l'industrie dans les campagnes, qui réclame une habileté technique et une maîtrise humaine de la nouvelle source de profit (III, § 2b). Glüphi trouvera son modèle dans la *Wohnstube* de Gertrude, où les enfants filent et tissent, tout en apprenant à compter et à calculer, le livre posé près du rouet (III, § 64) ; lorsqu'ils se sentent fatigués, ils apprennent des chansons (III, § 19). Pestalozzi renoue ainsi avec son expérience du Neuhof, qui avait fini en catastrophe économique, mais l'école est cette fois instituée pour elle-même, hors de toute visée de profit économique immédiat, servie par un personnel compétent et dotée d'un matériel neuf. C'est, à travers l'éducation de la jeunesse, une humanité nouvelle qui se construit (III, § 81).

Pestalozzi reste cependant fidèle à son cher principe : c'est autour du travail industriel que s'organisent les apprentissages du lire, écrire et compter ; pareillement, l'éducation morale dispensée s'accroche aux exigences de bonne hygiène et de tenue correcte de l'enfant (III, § 65) ; elle est prolongée par une éducation religieuse qui se veut tout en action, mise au service d'une « vie professionnelle laborieuse et tranquille », assurant l'emprise de l'esprit sur la chair, bannissant tout prêche inutile et toute prière purement contemplative, vouée au service des autres, et d'abord des plus pauvres (III, § 66 et § 82). Il est bien question d'amour chez le nouvel instituteur, mais à la condition qu'il soit « monté en croupe sur le cheval de la crainte, car il faut ne se faire aucune illusion sur la malignité de la nature humaine » (III, § 67).

Une sage législation

Cette malignité, l'instituteur la voit à l'œuvre dans une humanité qui, laissée au libre mouvement de sa nature, manifeste tous les travers qui la rendent insupportable à la société. La philosophie du lieutenant, qui est dans le même temps celle du livre, nous dépeint une nature humaine livrée à ses instincts animaux et à tous les vices qui en font une menace

⁷ Lettre à « M. I. Iselin, membre et secrétaire d'Etat à Basle », début 1779, PSB III, p. 72. - On pourra rapprocher l'attitude de Gertrude de celle de Julie, éducatrice de ses enfants, dans *La Nouvelle Héloïse*.

⁸ Ci-après III pour la III^e partie et IV pour la IV^e partie de *Léonard et Gertrude*.

permanente pour la société : seule une sage législation pourra permettre d'endiguer ces mauvaises tendances par la mise en place d'un ordre auquel chacun des sujets devrait adhérer (IV, § 41). Arner va s'y employer en légiférant contre le vol et sur les mœurs (IV, § 43-44). Et, plutôt que de faire agir la répression, il considérera que la pleine satisfaction des besoins – aussi sexuels ! – devrait empêcher les dérives préjudiciables à l'ordre social. C'est ainsi qu'il abolit la potence et construit un... hôpital pour criminels : le bourreau sera dédommagé ! (IV, § 63).

La religion vient couronner ce travail législatif dans la mesure où celui-ci ne peut apaiser le désir d'ennoblissement de l'homme : sans elle en effet le législateur ne parviendrait pas à « dompter le fils de la liberté et le roi de la rapine » (IV, § 60). C'est elle, jointe à une sage formation de l'Etat et loin de toute la superstition entretenue par la « prêtraille », qui est appelée à calmer chez l'homme « le bouillonnement de la révolte éternelle contre la nécessité et le devoir » (IV, § 57 ss). Le pasteur lui-même délaisse la chaire et les grands sermons pour s'entretenir familièrement avec les gens du peuple à partir du vécu de chacun, de ses besoins et de ses soucis (IV, § 61).

Dans une grande cérémonie populaire finale, le pasteur soumet toutes les catégories sociales du village à un examen de conscience, tandis que le seigneur Arner s'emploie à lier étroitement les principes de la formation civile aux concepts de la religion et aux actes de piété qu'elle inspire (IV, § 61). Tout son travail doit désormais se concentrer sur la bonne formation du peuple à l'industrie dans un climat chrétien (IV, § 62).

Des failles dans l'édifice

L'action romanesque se referme ainsi sur un univers social auquel les réformes du seigneur Arner, soutenues par le christianisme engagé du pasteur Ernst et préparées par le travail pédagogique de l'instituteur Glüphi et de sa nouvelle école, devraient assurer la stabilité et garantir le bonheur des bonnalais (*bon-nalois!*). Une enquête conclut que les réformes peuvent désormais être étendues au duché entier, où se crée une école qui rassemble des orphelins (IV, § 70). Le Neuhof revit !

Mais l'édifice, ainsi reconstruit, n'est pas à l'abri de secousses qui le fragilisent.

Certes, conformément à sa philosophie, Glüphi compte sur l'ordre social assuré par les institutions, les mœurs, les lois et les modes d'éducation, pour contenir une humanité livrée à la sauvagerie de sa nature, abandonnée à ses désirs anarchiques et poussant son intérêt à travers la violence. Mais il ne se fait aucune illusion sur un être qui « reste, en dépit de toute son exemplaire sociabilité extérieure, un homme de nature, insatisfait, avec tous les manques, toutes les faiblesses et tous les dangers attachés à cet état. » Le malentendu s'installe : « D'un côté, l'homme naturel est aussi peu utile pour la société que celle-ci n'est sûre face à lui : partout et toujours il cherche à la presser et à la tromper ; et de l'autre côté, il